



Loana dans le métro. Remarques sur l'indexicalité mentale.

François Recanati

► **To cite this version:**

François Recanati. Loana dans le métro. Remarques sur l'indexicalité mentale.. Sacha Bourgeois-Gironde. Essais sur l'indexicalité, Presses de l'Ecole normale supérieure., 2001. <ijn_00000161>

HAL Id: ijn_00000161

https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn_00000161

Submitted on 30 Sep 2002

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Loana dans le métro (Remarques sur l'indexicalité mentale)

François Recanati
Institut Jean-Nicod, CNRS

1. L'indexicalité linguistique

Les expressions linguistiques, ou du moins la plupart d'entre elles, renvoient au monde : c'est ce qui leur confère un sens. Les expressions dites référentielles désignent des objets, dans une acception très générale de ce terme (choses, personnes, événements — tout cela compte comme un objet au sens le plus général). Les expressions prédicatives servent à attribuer des propriétés aux objets. Objets et propriétés sont des aspects du monde auquel le langage renvoie.

Comment la référence aux objets s'effectue-t-elle ? Il y a différentes méthodes, correspondant aux différents types d'expressions référentielles. Chaque *nom propre* est associé à son porteur par une convention spécifique (par exemple la convention selon laquelle telle montagne s'appelle "Mont Blanc"). Pour déterminer le référent d'un nom propre il faut connaître la convention qui lui assigne tel ou tel objet. Les *descriptions définies* comme « la plus haute montagne d'Europe » se distinguent des noms propres par le fait que la relation au référent n'est pas établie directement par une convention linguistique, mais est médiatisée par un fait non linguistique : le fait que tel objet (en l'occurrence, le Mont Blanc) possède la ou les propriétés invoquées dans la description (la propriété d'être la plus haute montagne d'Europe). Les noms propres et les descriptions imposent donc chacun une contrainte dont la satisfaction rend possible la détermination de la référence : il faut soit connaître un fait (celui qu'invoque la description), soit connaître une convention (celle qu'exploite le nom propre). La méthode des descriptions a l'avantage de ne pas présupposer de convention spécifique : même sans s'accorder sur le nom d'un objet, on peut le décrire et le rendre identifiable de cette façon. La méthode des noms a l'avantage de ne pas présupposer de connaissances extralinguistiques concernant les propriétés de l'objet dont on veut parler.

Il y a une troisième méthode, qui cumule les avantages des deux autres : la méthode *indexicale*. Pas plus que l'emploi d'une description, l'emploi d'une expression indexicale ("je", "tu", "ici", "maintenant", "demain", "cet homme") ne présuppose la connaissance d'une convention spécifique associant directement l'expression et le référent. Si je dis "je", je me désigne moi-même, mais il n'y a pas de convention selon laquelle le mot "je" me désigne moi,

François Récanati, comme il y a une convention selon laquelle le nom “Mont Blanc” désigne une certaine montagne. L’indexical “je” me désigne moi parce que c’est moi qui parle : la convention qui règle l’emploi de “je” n’associe pas ce mot directement au référent, elle l’associe au rôle de locuteur, et c’est un fait empirique, à savoir le fait que telle personne occupe ce rôle, qui confère à cette personne le statut de référent. Comme dans le cas des descriptions, donc, l’association de l’expression et du référent est factuelle plutôt que conventionnelle. Cependant, contrairement à ce qui se passe lorsqu’une description est employée, la connaissance de l’univers extralinguistique n’est sollicitée que de façon minimale par l’emploi d’une expression indexicale. Le seul fait dont la connaissance soit nécessaire à la détermination de la référence est un fait immanent à l’usage de la parole – un fait constitué dans et par l’activité de parole.

Il n’y a pas de parole sans un locuteur, sans un interlocuteur, sans un lieu et un moment de parole, etc. Ce sont là les dimensions, ou *paramètres*, de l’acte de parole. Chaque acte de parole détermine une réponse à un ensemble de questions : qui parle ? à qui ? où ? quand ? etc., réponses qui livrent la valeur des paramètres. Les expressions indexicales sont associées par convention aux différents paramètres de l’acte de parole, et elles réfèrent non aux paramètres auxquels elles sont associées par convention, mais aux valeurs que prennent *de facto*, dans le contexte de l’acte de parole effectif, les paramètres en question. Ainsi “je” désigne l’individu qui se trouve occuper le rôle de locuteur, “tu” désigne celui qui joue le rôle d’interlocuteur, etc. Les faits qu’il faut connaître afin de déterminer la référence d’un indexical sont donc les faits constitutifs de l’acte de parole lui-même : le fait que telle personne parle à telle personne, à tel moment, en tel lieu, etc. Ces faits constituent le “contexte” ou la “situation” d’énonciation — une situation que ne peut pas ne pas connaître celui qui, participant à l’échange de parole, se trouve de ce fait immergé dans la situation en question.

2. Token-réflexivité et indexicalité mentale

Les expressions indexicales, on vient de le voir, permettent de repérer les objets qu’elles désignent à travers leurs relations à la parole, à l’énonciation de la phrase contenant les expressions en question. “Je” désigne celui qui dit “je” — ou plus exactement : une occurrence particulière du mot “je” désigne le producteur de cette occurrence. Cette propriété de “token-réflexivité”, thématifiée par Reichenbach et Benveniste, semble rendre l’indexicalité inséparable du discours, de la parole effective. Quel sens y a-t-il alors à parler d’indexicalité *mentale*, comme on le fait de plus en plus souvent ?

Deux éléments communs à la pensée et au langage rendent envisageable l’extension de la notion d’indexicalité du linguistique au mental. (a) De même que les phrases sont composées de mots, les pensées sont composées de concepts qui, tout comme les mots, renvoient au monde. (b) Tout comme les phrases, les pensées elles-mêmes sont susceptibles d’être

considérées soit comme des “types” abstraits, soit comme des “occurrences” concrètes. La pensée que Chirac est riche est comme un universel, susceptible de multiples instances individuelles. A chaque fois que je pense – ou que quelqu’un pense – que Chirac est riche, on a une occurrence nouvelle de cette pensée, de la même façon que la phrase “Chirac est riche”, en tant que phrase-type, est susceptible de multiples énonciations. Il en va de même pour les concepts dont cette pensée est constituée (le concept singulier de Chirac, et le concept général d’homme riche): ces concepts eux-mêmes peuvent être considérés comme types ou comme occurrences. Cela étant, pourquoi certains concepts ne pourraient-ils pas référer sur le mode indexical — token-réflexif — à l’objet qui entretient telle ou telle relation avec l’occurrence du concept ? Pourquoi par exemple, outre la première personne verbale qui renvoie à l’énonciateur, n’y aurait-il pas une première personne mentale renvoyant au penseur, c’est-à-dire un concept de soi dont le référent, pour une occurrence donnée de ce concept, est l’individu dans la vie mentale de qui cette occurrence apparaît (le “sujet”, comme je l’appellerai dorénavant)?

Prenons un autre exemple. Lorsque, dans un contexte approprié, quelqu’un pense “Ce type va se casser la figure”, la pensée en question est une occurrence mentale, un événement, et à ce titre elle entre dans un jeu de relations avec des objets présents dans le contexte. Outre l’individu x dans la vie mentale de qui l’événement en question intervient, il y a un autre individu y sur lequel l’attention de x est fixée et dont la représentation perceptive accompagne l’occurrence du concept démonstratif “ce type” dans la pensée de x ; cet individu y , qui entretient une certaine relation avec l’occurrence du concept démonstratif, est son référent en vertu précisément de cette relation. De même, la pensée, en tant qu’événement mental, se produit à un certain moment t , et le futur proche dans “va se casser la figure” s’interprète comme renvoyant à un moment t' postérieur à t mais peu distant. Comme le concept démonstratif “ce type”, la représentation mentale du futur est indexicale dans la mesure où son renvoi au monde est médiatisé par une relation établie entre le référent et l’occurrence de la représentation mentale : la relation consistant à être postérieur au moment d’apparition de celle-ci. Pour autant donc que les analogies (a) et (b) mentionnées plus haut ne sont pas illusoire, il y a un sens à parler d’indexicalité (de token-réflexivité) mentale.

Notons que si l’indexicalité était un phénomène purement linguistique, caractérisant le mode d’expression de la pensée et non la pensée elle-même, alors la même pensée serait exprimée par une phrase indexicale et par la même phrase “désindexicalisée”, c’est-à-dire purgée de ses éléments indexicaux (remplacés par des noms ou des descriptions). On a longtemps soutenu que c’était le cas, mais est-ce vrai ? Est-ce la même pensée qui est exprimée de deux façons différentes, d’une façon explicite et indépendante du contexte dans un cas, indexicale de l’autre, lorsque je dis par exemple « Je suis heureux de parler dans le cadre de cette journée » et lorsque je dis « Récanati est heureux de parler dans le cadre de la journée *Indexicalité* » ? Tout dépend de la façon dont on individualise les pensées. Si, comme la plupart

des philosophes contemporains, on accepte un mode frégéen d'individualisation des pensées, alors on répondra par la négative. Selon Frege, deux pensées sont distinctes s'il est rationnellement possible d'accepter l'une et de rejeter l'autre (au même moment). Or il m'est certainement possible de penser "Je suis heureux de parler dans cette journée" même si, amnésique, j'ai oublié qui je suis, et si j'ignore que cette journée est la journée *Indexicalité*. Dans une telle situation, je pourrais fort bien, sans irrationalité, accepter cette pensée comme vraie tout en rejetant l'autre (la pensée "Récanati est heureux de parler dans le cadre de la journée *Indexicalité*") comme fautive — par exemple si, ignorant être Récanati, j'ai cependant suffisamment entendu parler de « lui » pour acquiescer la conviction qu'« il » déteste parler en public. D'une façon générale, ainsi que l'ont souligné les pionniers du domaine — principalement Arthur Prior, Hector Castañeda, et John Perry — la « désindexicalisation » s'accompagne toujours d'une altération du contenu cognitif, c'est-à-dire d'une modification au niveau de la pensée elle-même. D'où leur conclusion, aujourd'hui communément acceptée : l'indexicalité est cognitivement irréductible, elle affecte la pensée elle-même et ne peut être circonscrite à l'expression linguistique de la pensée.

3. Signification et fonction : le typage des indexicaux

Les expressions indexicales du langage, en tant que types, possèdent une certaine signification linguistique. Celle-ci consiste en une règle de référence : la règle selon laquelle "je" désigne le locuteur, "tu" l'interlocuteur, etc. Certes, ce qui réfère, c'est non l'expression-type, mais l'occurrence de l'expression en contexte : une occurrence donnée de "je" désigne la personne qui énonce cette occurrence. Mais l'expression-type est associée conventionnellement à ce mode de détermination de la référence impliquant une certaine relation contextuelle entre l'expression (considérée comme occurrence) et le référent : la signification du mot-type "je", c'est la règle selon laquelle une occurrence de ce mot désigne l'énonciateur de cette occurrence.

Lorsqu'on quitte le langage pour aborder la pensée, on ne peut plus parler de signification linguistique, de règle ou de valeur conventionnelle. Qu'est ce donc qui, sur le plan mental, correspond à la signification conventionnelle du type sur le plan linguistique ?

Dans la conception que je défends, inspirée des travaux de P. Strawson et J. Perry, les concepts, ou tout au moins ceux qui renvoient à un aspect du monde, sont comme des "entrées" dans l'encyclopédie mentale du sujet : ce sont des structures de données servant à emmagasiner les informations sur le référent. Dans ce cadre théorique, les concepts indexicaux ont une fonction spécifique : ils servent à emmagasiner les informations obtenues *en vertu d'une certaine relation au référent* (Evans 1982, Perry 1999). Cette fonction du concept indexical, qui fait intervenir de façon essentielle une relation au référent, est ce qui correspond à la signification linguistique constante d'une expression indexicale. De même que la signification

linguistique d'un indexical impose une certaine relation entre le référent et l'occurrence dont c'est le référent (token-réflexivité), la fonction d'un concept indexical impose également une certaine relation au référent : une relation génératrice d'informations sur le référent, c'est-à-dire une relation du sujet au référent telle que le sujet, sur la base de cette relation, soit en mesure d'acquérir des informations sur le référent. Les informations obtenues par le truchement de cette relation sont stockées sous le concept indexical dont la fonction est d'emmagasiner les informations ainsi obtenues.

A chaque concept indexical (type) correspond un type spécifique de relation au référent, et c'est cela précisément qui permet de typer les concepts indexicaux. Dans le cas du concept exprimé par "ici", il y a une certaine relation entre le sujet et un lieu, à savoir le fait de se trouver dans le lieu en question. Dans le cas de "je", il y a une certaine relation entre le sujet et une personne, à savoir l'identité (le fait d'être la personne en question). Etant donné notre équipement sensoriel et cognitif, ces relations sont génératrices d'informations concernant les objets avec lesquels nous entretenons ces relations (nous-mêmes, ou le lieu où nous nous trouvons). Un sujet doué de perception, lorsqu'il se trouve en un certain lieu, reçoit automatiquement des informations concernant ce lieu et ce qui s'y passe. De même, un sujet normal reçoit des informations concernant son propre corps en vertu du système proprioceptif et kinesthésique. Ces informations sont stockées sous le concept "ici" ou "moi". Ce qui définit ces concepts, c'est le fait qu'ils servent à stocker les informations acquises sur la base de ces relations.

4. Type, instance, occurrence

En ce point une double interrogation surgit, concernant les limites de l'analogie entre indexicalité linguistique et indexicalité mentale. Tout d'abord, s'agissant de la cette dernière, la relation pertinente est-elle bien une relation entre l'*occurrence* du concept et le référent, comme je l'ai dit plus haut (section 2) en soulignant le caractère authentiquement token-réflexif de l'indexicalité mentale, ou plutôt une relation du *sujet* au référent, comme je viens de le dire (section 3)? Si on adopte la seconde formulation, ne reconnaît-on pas implicitement une différence significative entre indexicalité linguistique et indexicalité mentale, à savoir le fait que seule l'indexicalité linguistique est véritablement *token-réflexive* ? A cette première question je réponds que, dans la mesure où le "sujet" n'est autre que le penseur, c'est-à-dire la personne à la vie mentale de qui l'occurrence du concept appartient, les deux formulations ne s'opposent aucunement: dire qu'un certain type indexical impose une relation R entre le sujet et le référent, cela implique en effet qu'il impose une relation R' entre les occurrences du type et leurs référents, à savoir la relation qui prévaut lorsque la personne à la vie mentale de qui l'occurrence appartient entretient la relation R avec le référent.

La seconde question est plus délicate. Qu'est-ce au juste que l'occurrence d'un concept ? En tant qu'événement mental, il semble que l'occurrence d'un concept doive correspondre à *l'activation* de celui-ci, c'est-à-dire à ce qui permet d'accéder aux informations stockées sous le concept. Mais le concept qui peut, ou non, être activé, et qui contient les informations sur le référent, cela ne peut pas être le concept-type tel que je l'ai caractérisé jusqu'à présent: car le concept-type, en tant que type, ne réfère pas plus que le mot type "je" (ou "ici") ne réfère, alors que le concept comme structure de données servant à stocker l'information concernant tel ou tel objet avec lequel le sujet est en relation réfère, par définition, à cet objet. Il s'ensuit qu'une simple distinction entre type et occurrence ne suffit pas pour théoriser l'indexicalité mentale. Il faut distinguer *trois* choses : le type, l'instance, et l'occurrence.

Un *type* de concept est une classe (de concepts) définie par une certaine fonction. Un type indexical α est défini par la fonction de stocker les informations acquises grâce à une certaine relation R_α . Ainsi il y a un type "ici" qui exploite la relation spéciale entre le sujet et le lieu où il se trouve. Cette relation, tant qu'elle perdure, permet au sujet d'acquérir (par la perception) des informations concernant ce lieu, et le concept "ici" sert à stocker ces informations. Il faut cependant distinguer le type, à savoir la classe de concepts définie par une certaine fonction, et les concepts particuliers de ce type, c'est-à-dire les éléments de la classe. Le type ne réfère à aucun lieu particulier et ne permet donc pas de stocker des informations concernant quelque lieu que ce soit : seul *un concept particulier de ce type* — une "instance" du type — fait référence, en vertu du fait que le sujet qui possède ce concept se trouve dans la relation appropriée à un lieu spécifique, qui acquiert de ce fait le statut de référent. Une instance de type α est donc une structure de données particulière, liée à un contexte particulier, et servant à stocker les informations concernant l'entité avec laquelle, dans ce contexte, le sujet entretient la relation R_α . En ce moment, par exemple, je me représente comme "ici" un certain lieu, et cette représentation est *un concept déterminé, avec un référent déterminé* (à savoir cette salle). Dans ce concept (instance) sont incluses toutes les informations dont je dispose concernant ce lieu: les informations perceptives qui me sont délivrées en vertu du fait que j'occupe présentement ce lieu, plus toute autre information dont je peux disposer par ailleurs. Une autre instance du type « ici », dans un contexte différent, se rapportera à un autre lieu, à savoir le lieu où je me trouverai dans cet autre contexte. Chaque instance est susceptible d'une pluralité d'occurrences, une occurrence étant, comme je l'ai dit, l'événement mental consistant dans le fait qu'un concept (instance) est activé, donnant ainsi accès aux informations stockées sous ce concept.

5. Connaissance directe, indirecte, et par description

L'idée que les concepts indexicaux présupposent certaines relations aux objets auxquels ces concepts réfèrent rappelle la distinction faite par Bertrand Russell entre deux types de connaissance : la connaissance directe (ce que Russell appelle "knowledge by acquaintance") et la connaissance par description. De fait il y a un lien étroit entre la connaissance directe et les concepts indexicaux.

J'ai connaissance directe des objets que je perçois, ou que j'ai perçus et dont je me souviens (ou que je suis capable de reconnaître). Mais toute connaissance n'est pas directe en ce sens : il y a aussi des choses qui sont connues "par description". Ainsi, je sais qu'il y avait un parapsychologue dans l'équipe de Karpov lors du championnat du monde d'échecs où il a perdu son titre; ce qui me permet de penser à la personne en question, c'est le fait que je dispose d'une description suffisamment précise de cette personne — je sais que c'est un parapsychologue Russe qui faisait partie de l'équipe de Karpov dans le championnat du monde d'échecs où il a perdu contre Kasparov. Ce qui me permet de penser aux objets dont j'ai connaissance directe, en revanche, ce n'est pas le fait que je dispose d'une description de ces objets, mais le fait que j'entretiens des *relations* avec eux. Je puis voir une chose bizarre, et être incapable de la décrire de façon à la distinguer des autres choses : le fait que je la voie me permet cependant d'y penser et de me dire "Ce truc est bizarre".

Russell limitait la connaissance directe à celle que nous avons de nous-mêmes et des données immédiates de notre expérience sensible. Tout le reste, pensait-il, n'est connu que par description. Cette limitation a été beaucoup critiquée, et on considère généralement comme tombant dans la champ de la connaissance directe non seulement le contenu phénoménal de l'expérience (si tant est qu'il soit lui-même objet de "connaissance"), mais également les objets distaux de celle-ci : ainsi, lorsque je vois un chat, j'ai connaissance directe du chat que je perçois (Austin 1962).

Une autre critique dont la conception russellienne a fait l'objet concerne le caractère non exhaustif de la distinction. Souvent nous pensons à des choses ou à des personnes que nous sommes incapables de décrire, ou au moins de décrire de façon "singularisante", mais dont nous n'avons cependant aucune expérience sensible. Je n'ai jamais vu Karpov (pas même à la télévision), j'en ai seulement entendu parler; il se trouve que j'en sais assez sur lui pour le décrire, mais il y a d'autres gens dont j'ai seulement entendu parler et dont, *en plus*, je ne sais pas grand chose, ce qui ne m'empêche pas d'avoir des pensées les concernant. Si on me demande "Qui est Réjean Decharme", je puis répondre "Un écrivain Québécois", parce que je sais cela de lui. Le fait que je sache quelque chose de lui montre que je peux former des pensées le concernant, bien que je sois incapable de donner de lui une description singularisante. Ce qui rend possible ma pensée à son sujet c'est le fait que je dispose de son nom. On dira : le nom me permet précisément de former une description singularisante, à savoir « l'écrivain Québécois

nommé *Réjean Decharme* ». C'est vrai, mais ce n'est pas fondamental. La possession d'un nom me permet de penser à l'objet nommé même si la description métalinguistique faisant intervenir ce nom n'est pas singularisante parce que le nom en question est commun à de nombreuses personnes que je suis incapable de distinguer par ailleurs. Ce qui fait que la possession du nom d'un objet permet néanmoins de former des pensées le concernant, c'est le fait qu'à travers le nom, il y a une sorte de chaîne causale qui me relie à l'objet par l'intermédiaire de gens qui le connaissent (au sens de la connaissance directe) et qui en ont parlé à d'autres, comme moi, qui ne le connaissent pas mais qui se trouvent ainsi, indirectement, en relation avec lui (Kripke 1980). Le nom qui se transmet dans la communauté linguistique met les membres de cette communauté en rapport indirect avec les objets nommés, par l'intermédiaire des membres mieux informés de la communauté (Putnam 1975). Bien entendu, n'importe quelle chaîne causale ne fait pas l'affaire, et la conception que je viens d'évoquer soulève toutes sortes de problèmes de détail, mais l'idée générale paraît difficilement contestable, et en tout cas elle est communément acceptée par la plupart des philosophes contemporains.

L'idée générale, en l'occurrence, est la suivante: Pour penser à un objet, il faut soit posséder une description suffisamment distinctive de cet objet, soit être en relation, directe *ou indirecte*, avec lui. Nous sommes en relation directe avec les objets que nous percevons (ou dont nous nous souvenons), et en relation indirecte avec les objets dont nous avons entendu parler, fût-ce vaguement. Dans cette théorie les concepts indexicaux, au sens strict, sont les concepts sous lesquels nous nous représentons les objets avec lesquels nous sommes en relation directe. Dans la perception, une relation s'établit entre le sujet et les objets perçus, en vertu de laquelle le sujet acquiert des informations les concernant. Ce sont ces informations que les concepts indexicaux servent à emmagasiner.

6. Indexicalité et perception

Un sujet doué de perception, lorsqu'il se trouve en un certain lieu, reçoit automatiquement des informations concernant ce lieu: ces informations vont dans le fichier mental « ici ». De même, les informations sur soi-même que l'on reçoit en vertu du système proprioceptif et kinesthésique vont dans le fichier mental « moi ». John Perry appelle « relations épistémiques fondamentales » les relations qui, en vertu de notre équipement sensoriel et cognitif, sont productrices d'information. Les concepts indexicaux, dans cette perspective, sont associés à des relations épistémiques fondamentales et reçoivent les informations délivrées sur la base de ces relations.

La conception que je viens d'exposer (suivant Perry) lie indexicalité et perception: un concept indexical α sert à emmagasiner l'information perceptive fondée sur la relation épistémique R_α . A cela objectent les cas de privation sensorielle mentionnés par Elizabeth

Anscombe (1975: 58). Anscombe décrit le cas d'une personne ayant subi ce qu'on pourrait appeler une anesthésie locale généralisée, c'est-à-dire une personne dont toutes les parties du corps se trouvent anesthésiées, et qui n'est plus susceptible d'aucune perception. Une telle personne peut néanmoins se dire: "Je ne laisserai pas une telle situation se reproduire". Des cas de ce genre montrent qu'on peut avoir une pensée indexicale (en l'occurrence une pensée en première personne) *sans* perception. Il y a donc lieu de distinguer entre deux sortes de pensées indexicales: celles qui sont saturées par la perception (par exemple la pensée « Ce type va se casser la figure »), et les pensées indexicales pures, dénuées de contenu perceptif (cf l'exemple de Anscombe). Et il faut expliquer que celles-ci soient possibles — que les concepts indexicaux puissent fonctionner dans la pensée même en l'absence de toute information perceptive.

L'exemple de Anscombe montre qu'on ne peut lier trop étroitement indexicalité et perception. Or c'est là une chose dont nous aurions pu nous douter en quelque sorte *a priori*. Nous voulons que les concepts indexicaux soient de véritables concepts, et les pensées indexicales de véritables pensées. Or les pensées et les concepts doivent satisfaire ce que Evans a appelé la contrainte de généralité. En vertu de cette contrainte, si un sujet a à la fois un concept de Chirac et un concept d'homme riche, il doit pouvoir former la pensée que Chirac est un homme riche. Quelqu'un qui possède un certain concept doit pouvoir le combiner avec les autres concepts à sa disposition pour former des pensées. Donc quelqu'un qui possède le concept de soi ou d'ego doit pouvoir le combiner avec toutes sortes d'autres concepts: il doit pouvoir penser non seulement qu'il (ego) a mal à la tête mais aussi qu'il est né en 1960, qu'il avait un grand père bulgare ou qu'il mourra un jour. Or, contrairement à l'information qu'on a mal à la tête, l'information qu'on est né en 1960 ne peut provenir de la perception. Donc le concept de soi, s'il est un vrai concept, doit pouvoir s'exercer en dehors du domaine étroit de la perception. Je dois pouvoir me représenter en première personne non seulement les informations sur moi-même que je reçois dans la perception, mais aussi les informations sur moi-même que je reçois à travers le témoignage des autres, ou par n'importe quel autre canal. En d'autres termes, les concepts indexicaux, s'ils sont de véritables concepts, ne peuvent pas servir seulement à emmagasiner les informations perceptives fondées sur telle ou telle relation épistémique fondamentale.

Le problème, à partir du moment où on admet que les concepts indexicaux peuvent inclure n'importe quelle information, perceptive ou non, c'est qu'on ne voit plus très bien ce qui distingue les concepts indexicaux des autres concepts. Par exemple dans mon concept de George Bush il y a toutes sortes d'informations le concernant, certaines de type perceptif, d'autres non. Quelle différence entre ce concept et le concept de moi-même si le concept de moi-même lui aussi contient toutes sortes d'informations, de type perceptif ou non, me concernant? On a là un dilemme: si on associe trop étroitement indexicalité et perception, les concepts indexicaux ne sont plus de vrais concepts, parce qu'ils ne satisfont plus la contrainte

de généralité. Mais si on les dissocie pour satisfaire cette contrainte, qu'est-ce qui distinguera les concepts indexicaux des autres concepts?

7. La dominance de l'information perceptive

Dans mon livre *Direct Reference* j'ai proposé la solution suivante. Ce qui distingue les concepts indexicaux n'est pas le fait qu'ils contiennent seulement de l'information perceptive mais le fait que l'information perceptive qu'ils contiennent est *dominante*. L'information perceptive est dominante dans les concepts indexicaux dans la mesure où le concept n'existe que pour autant que le sujet, en vertu de la relation épistémique fondamentale, est en position de recevoir l'information perceptive appropriée. Lorsque la relation épistémique à l'objet cesse d'exister, lorsque donc le sujet n'est plus en position de recevoir l'information perceptive, le concept disparaît purement et simplement. Les concepts indexicaux sont des concepts *éphémères*, dans cette théorie. Leur existence est tributaire du contexte et des relations que le sujet entretient avec les objets. Les autres concepts, par exemple mon concept de George Bush, n'est pas éphémère en ce sens: c'est un concept stable, parce que, s'il contient de l'information perceptive, celle-ci n'est pas dominante. Le concept survit à la situation qui permet d'obtenir l'information perceptive, alors qu'un concept indexical ne survit pas à cette situation.

Soient, à titre d'exemple, deux concepts: "Ce type là-bas qui me regarde", et "Le professeur de piano de ma soeur". Le contenu de ces deux concepts est différent. Dans le premier concept, on trouve toutes les informations dont je dispose concernant le type qui me regarde, à commencer par les informations qui me parviennent en vertu du fait que je le perçois, et dans le second concept, on trouve toutes les informations dont je dispose concernant le professeur de piano de ma soeur. Outre cette différence de contenu, il y a une seconde différence importante entre les deux concepts, à savoir le fait que le premier, mais non le second, est un concept indexical, c'est-à-dire un concept où l'information perceptive est dominante. Pour faire apparaître cette seconde différence, il nous faut effacer la première, en supposant que j'identifie les deux personnages, en me disant: "Ce type là-bas qui me regarde, c'est le professeur de piano de ma soeur".

Que se passe-t-il lorsque l'identification a lieu? Le contenu de chaque concept est transféré dans l'autre, de sorte que les deux concepts finissent par avoir le même contenu. Les deux concepts, cependant, demeurent distincts, et ont des destins différents, étant donné la différence de statut de l'information perceptive dans chacun d'eux. Dans les deux concepts on trouve, après l'identification, d'une part, les informations perceptives obtenues grâce à la relation visuelle sous-jacente au concept indexical "Ce type qui me regarde", à savoir l'information que c'est un homme, qu'il porte une chemise blanche, qu'il me regarde, etc. et d'autre part les informations concernant le référent en tant que professeur de piano de ma soeur, à savoir l'information que c'est un psychopathe, que ses leçons sont plutôt chères, et ainsi de

suite. Mais alors que les informations acquises en vertu de la relation perceptive sous-jacente au concept indexical sont dominantes dans celui-ci, elles ne le sont pas dans l'autre concept. Cela signifie que le premier concept, le concept indexical, n'a qu'une existence temporaire: il existe tant que la relation épistémique fondamentale permet de recueillir des informations perceptives concernant le référent, et disparaît lorsque la relation est brisée. Le second concept, lui, est stable et survit à la rencontre perceptive avec l'objet.

Bien entendu, que le concept indexical disparaisse n'implique pas que les informations emmagasinées dans ce concept sont perdues. Comme on l'a vu, l'identification de "ce type là-bas qui me regarde" avec "le professeur de piano de ma soeur" permet de transférer dans le second concept l'information perceptive que le premier concept a fonction de recueillir. Ainsi, lorsque le concept indexical, ayant rempli son office, disparaît, l'information qu'il a permis de recueillir n'est pas perdue, car elle a été transférée dans un concept stable.

8. Démonstratifs mnésiques et concepts recognitionnels

La stabilité dont je viens de parler est une affaire de degré. Une relation informationnelle à l'objet est plus ou moins durable ou éphémère. Si je rencontre quelqu'un dans une soirée, je forme un concept transitoire de cette personne, qui me permet de stocker les informations que le fait d'être en sa présence pendant la soirée me permet de recueillir. Ce concept a une certaine durée : mon concept survit, pendant la soirée, aux petits déplacements qui font que je perds la personne en question de vue pendant que je parle à quelqu'un d'autre. D'où l'importance de la distinction entre instance et occurrence. Un seul et même concept démonstratif, une seule et même instance, me sert pendant la soirée à stocker les informations concernant cette personne — appelons-la Loana — même si le concept en question n'est pas activé en permanence. A chaque fois que je forme un jugement la concernant, une occurrence du concept intervient, ce qui signifie que le concept est activé. Le concept persiste dans l'intervalle entre les occurrences : le concept existe tant qu'existe la relation à l'objet qui permet d'obtenir, de temps à autre, des informations le concernant.

Après la soirée, que se passe-t-il ? La relation à l'objet est rompue. Mais une autre relation informationnelle remplace la relation initiale : je ne suis plus en position de percevoir Loana, mais le fait de l'avoir perçue pendant l'épisode initial me met en position de me souvenir d'elle. D'être en présence de Loana me permet d'acquérir perceptivement des informations la concernant ; d'avoir été en sa présence me permet de solliciter mnésiquement et d'exploiter ces informations. A la première relation est associé le concept démonstratif de "cette personne". A la seconde est associée une variante tournée vers le passé: un démonstratif mnésique, comme dit Evans. Les informations stockées sous le premier concept sont, lorsque la relation informationnelle initiale est rompue et que le concept disparaît, automatiquement transférées sous le second concept (le démonstratif mnésique). Cette conversion du concept

démonstratif en démonstratif mnésique correspond à l'ajustement des indexicaux dans le discours rendu nécessaire par les modifications du contexte. Comme l'écrit Frege :

Si on veut dire aujourd'hui la même chose qui fut exprimée hier avec le mot "aujourd'hui", on remplacera ce mot par "hier". Bien que la pensée soit la même, l'expression verbale doit être différente, pour compenser la modification de sens que la différence des moments où l'on parle ne manquerait pas de produire. (Frege 1971: 178)

Une situation plus complexe est créée lorsque, six mois plus tard, je rencontre à nouveau Loana, dans le métro cette fois. Si je la reconnais, deux concepts sont mobilisés : un concept démonstratif correspondant à ma vision de Loana dans le métro, et le démonstratif mnésique issu de ma première rencontre avec elle. A défaut de reconnaissance, ces deux concepts restent indépendants l'un de l'autre et l'information ne circule pas de l'un à l'autre. Lorsque la reconnaissance a lieu, une connection est établie entre les deux concepts de façon que l'information circule librement : ce que j'ai appris de Loana lors de la première rencontre vient enrichir mon concept de cette personne que j'observe dans le métro, et vice versa. Etant connectés, les deux concepts tendent à fusionner et, si tout se passe bien, donnent naissance à un troisième concept : un concept recognitionnel, fondé sur une relation particulière à l'objet— la relation de familiarité. Un objet est familier (pour un sujet donné) lorsque des rencontres multiples avec cet objet ont créé chez le sujet une disposition à le reconnaître. Le concept recognitionnel de Loana que je développe après l'avoir rencontrée à nouveau et reconnue est fondé sur cette relation de familiarité. Mais, contrairement au concept démonstratif initial, il s'agit d'un concept stable, qui survit aux diverses rencontres, parce que la relation fondatrice elle-même est durable.

9. Indexicalité généralisée

Le caractère éphémère et transitoire doit-il, conformément à la suggestion évoquée plus haut (section 7), servir à définir les concepts indexicaux par opposition aux concepts comme mon concept de Loana ou mon concept de George Bush ? La gradualité de cette notion peut conduire à en douter. Une autre raison de rejeter ce critère a trait au fait qu'un concept paradigmatiquement indexical, le concept de soi, n'est en aucune façon transitoire. La relation spéciale avec nous-même qui est sous-jacente au concept de soi n'a rien d'éphémère, de sorte que le caractère éphémère ou non du fichier mental ne peut pas être utilisé pour définir les concepts indexicaux.

Le fait que le concept soit *fondé sur une relation contextuelle au référent* semble un meilleur critère. Comme on l'a vu, la relation contextuelle en question peut-être plus ou moins durable, d'où la différence entre « moi » et « ici ». Adopter ce critère oblige à étendre

l'indexicalité au delà de ce que j'ai appelé les concepts « paradigmatiquement indexicaux » : en particulier, cela oblige à traiter les concepts recognitionnels eux-mêmes comme des concepts indexicaux. Un premier pas dans cette direction a été franchi par Putnam, qui a proposé de considérer une sous-classe de concepts recognitionnels, à savoir les concepts d'espèce naturelle (*eau, tigre, etc.*), comme des indexicaux. Pour reconnaître l'eau, on utilise un faisceau de propriétés superficielles formant ce que Putnam appelle un stéréotype. Le référent du concept, c'est la substance, quelle qu'elle soit, dont la rencontre répétée a créé chez le sujet sa disposition à la reconnaître à travers ces propriétés stéréotypiques. La nature de la substance et donc l'identité du référent (H₂O, ou autre chose) dépend du contexte, de l'environnement, et pas seulement de ce qu'il y a dans la tête du sujet (le stéréotype) : d'où l'idée que les concepts d'espèce naturelle sont indexicaux. Cette analyse se généralise aisément à l'ensemble des concepts recognitionnels.

Une fois cette généralisation effectuée, on peut aller encore plus loin, et étendre l'indexicalité au delà du domaine restreint de la connaissance directe. Suivant Putnam et Burge, j'appelle « déférentiels » les concepts sous lesquels nous nous représentons les objets avec lesquels nous sommes en relation de façon indirecte, par l'intermédiaire de la communauté linguistique. Les concepts déférentiels peuvent aussi être considérés comme une variété de concepts indexicaux, tels que la relation au référent passe par le langage au lieu d'être de type perceptif (Recanati 1997, 2001). Lorsque j'acquies le nom d'un objet, j'acquies de ce fait un accès cognitif à cet objet qui me permet de former des pensées le concernant — ne fût-ce que pour m'interroger sur sa nature (Millikan 2000). Putnam donne l'exemple des hêtres et des ormes : bien des sujets sont incapables de distinguer ces deux arbres, mais ils ne possèdent pas moins, grâce à ces deux mots dans leur vocabulaire, deux concepts distincts : deux concepts déférentiels faisant référence chacun à l'arbre que nomme, dans la communauté linguistique, le mot sur la possession duquel le concept déférentiel est fondé. Pour un tel sujet, un orme est essentiellement un arbre appelé "orme". La propriété superficielle qu'emploie un tel sujet ignorant pour distinguer les ormes des hêtres, ce n'est pas, comme pour un sujet informé, l'apparence de l'écorce ou la forme des feuilles : c'est la propriété de s'appeler "orme" (plutôt que "hêtre"). Quel arbre possède la propriété en question — cela dépend du contexte. Dans notre communauté linguistique, ce sont les ormes qui s'appellent « ormes ». Mais on peut très bien imaginer une communauté déviante qui appellerait « ormes » les hêtres, et « hêtres » les ormes. Dans un tel contexte, la structure de données mise en place par le sujet ignorant autour du mot « orme » — ce que j'ai appelé un concept déférentiel — serait un concept de hêtre et aurait les hêtres pour référents. Le rôle que joue l'environnement (ici, l'environnement linguistique) dans la détermination de la référence justifie cette ultime — et, à bien des égards, décisive — généralisation de l'indexicalité.

Récapitulons. Nous avons commencé par généraliser l'indexicalité du linguistique au mental. Puis, ayant caractérisé l'indexicalité mentale comme la propriété qu'ont certains

concepts d'être fondés sur une relation contextuelle au référent, nous avons été conduits à étendre l'indexicalité au delà des exemples paradigmatiques que sont les concepts éphémères, liés à un épisode cognitif particulier. Ces concepts éphémères — les concepts démonstratifs ("cet homme") ou les concepts comme "ici", "maintenant", "aujourd'hui", "demain" etc. — ne constituent plus qu'une sous-classe de concepts indexicaux, à côté d'autres concepts indexicaux qui sont, eux, durables et non épisodiques : les concepts recognitionnels (singuliers, comme mon concept de Loana, ou généraux, comme mon concept de tigre). Une fois cette généralisation effectuée, on peut aller encore plus loin, et étendre l'indexicalité au delà du domaine restreint de la connaissance directe. L'indexicalité devient alors la règle, et non plus l'exception.¹

Références bibliographiques

- Anscombe, E. 1975: "The first person". Dans S. Guttenplan (dir.), *Mind and Language*, Oxford: Clarendon Press, pp. 45-65.
- Austin, J.L. 1962: *Sense and Sensibilia*. Oxford: Clarendon Press. Trad. fr. par P. Gochet : *Le Langage de la perception*, Paris: Armand Colin, 1971.
- Benveniste, E. 1970 : "L'appareil formel de l'énonciation." *Langages* 17: 12-18.
- Burge, T. 1979: "Individualism and the mental". *Midwest Studies in Philosophy* 4: 73-121.
- Castañeda, H. 1999: *The Phenomeno-logic of the I: Essays on Self-Consciousness*. Bloomington: Indiana University Press.
- Evans, G. 1982 : *The Varieties of Reference*. Oxford: Clarendon Press.
- Frege, G. 1971 : *Ecrits logiques et philosophiques*, trad. fr. par C. Imbert. Paris: Seuil.
- Kripke, S. 1980 : *Naming and Necessity*. Oxford: Basil Blackwell. Trad. fr. par P. Jacob et F. Récanati: *La Logique des noms propres*, Paris: Minuit, 1982.
- Millikan, R. 2000: *On Clear and Confused Ideas: An Essay about Substance Concepts*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Perry, J. 1999 : *Problèmes d'indexicalité*, trad. par J. Dokic et F. Preisig. Paris: Editions CSLI.

¹ Ce texte reprend des éléments de deux exposés prononcés à dix ans de distance: d'une part, un exposé sur « perception et concepts subjectifs » fait à Genève en 1990 dans le cadre d'une réunion de la Société romande de philosophie, puis à Paris en 1991 lors d'une journée sur Perception et Cognition (journée organisée dans le cadre de l'action concertée incitative "Sciences de la Cognition"); et d'autre part un exposé sur les concepts indexicaux présenté lui aussi en deux occasions — à Paris dans le cadre de la journée *Indexicalité* organisée par Sacha Bourgeois à l'ENS au printemps 2000, puis, à Barcelone, dans le cadre du second atelier de philosophie du langage (sur la sémantique bidimensionnelle) au printemps 2001.

- Prior, A. 1959: "Thanks goodness that's over". Repris dans ses *Papers in Logic and Ethics*, London: Duckworth, 1976, pp. 78-84. .
- Putnam, H. 1975: "The meaning of meaning". Repris dans son *Mind, Language and Reality: Philosophical Papers, vol. 2*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 215-271. .
- Recanati, F. 1993 : *Direct Reference : from Language to Thought*. Oxford: Basil Blackwell.
- Recanati, F. 1997: "Can we believe what we do not understand ?" *Mind and Language* 12: 84-100.
- Recanati, F. 2001 : "Modes of presentation : perceptual vs. deferential." A paraître dans A. Newen, U. Nortmann et R. Stuhlmann-Laeisz (dir.), *Building on Frege: New Essays about Sense, Content, and Concept*. Stanford: CSLI.
- Reichenbach, H. 1947: *Elements of Symbolic Logic*. London: Macmillan.
- Russell, B. 1918: "Knowledge by acquaintance and knowledge by description". Repris dans son *Mysticism and Logic and Other Essays*, London: Longmans, Green and C°, pp. 209-232.
- Strawson, P. 1971 : *Logico-Linguistic Papers*. London: Methuen.